

LE MAGASIN 5286
PITTORESQUE

RÉDIGÉ, DEPUIS SA FONDATION, SOUS LA DIRECTION DE

M. ÉDOUARD CHARTON.

VINGT-CINQUIÈME ANNÉE.

1857



PRIX DU VOLUME BROCHÉ, POUR PARIS. 6 fr.
POUR LES DÉPARTEMENTS. 7 fr. 50
PRIX DU VOLUME RELIÉ, POUR PARIS. 7 fr. 50
POUR LES DÉPARTEMENTS. 9 fr. 50

PARIS
AUX BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE
29, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 29

M DCCC LVII

avec les voyageurs, attendent le moment où ils pourront franchir le précipice, et complètent l'originalité de ces paysages des régions équatoriales. D'un côté sont les lamas chargés de maïs, de froment et d'orge, qui dressent leur long cou, comme le chameau, ou l'inclinent en arc d'une façon tout originale; de l'autre sont les mulets au regard circonspect, contemplant avec une sorte d'effroi comique leurs compagnons auxquels on fait descendre le pont à force de coups et surtout de cris. Plus loin viennent les porcs, qui ne se montrent pas moins rétifs, mais qu'un Indien menace de son bâton. Les brebis chargées de laine sont à leur tour obligées de se résigner, et le terrible précipice est bientôt loin du troupeau.»

LE VIEUX PERROQUET ATURE.

Il existe une tradition chez les Indiens Guarecas, d'après laquelle les courageux Atures, pressés par des Caraïbes anthropophages, se réfugièrent dans les rochers des Catactes, séjour lugubre où périt toute la race sans laisser de traces de la langue qu'elle avait parlée. Dans la partie la plus impraticable du Raudal se trouvent d'autres cavernes également remplies d'ossements. Il est à supposer que la dernière famille des Atures ne s'est éteinte que longtemps après; car à Maypures, chose bizarre! vit encore un vieux perroquet que personne, disent les naturels; ne peut comprendre parce qu'il parle la langue des Atures. ⁽¹⁾

Tous les hommes sont à peu près du même âge; à quatre-vingts ans, on est aussi sûr qu'à seize ans de voir encore le lendemain.

Droz.

MATTHIEU BONAFOS.

Matthieu Bonafos jouissait d'une indépendance de position et de fortune dont peu d'hommes ont fait, avec autant de simplicité et de modestie, un usage aussi généreux et aussi utile. Il pouvait faire remonter l'origine de sa famille à de nobles aïeux, guerriers titrés avant les croisades. Mais la branche cadette, à laquelle il appartenait, en s'établissant dans le Piémont, vers le commencement du dix-huitième siècle, s'était livrée au commerce et à l'industrie, et le nom de Bonafos avait subi la désinence italienne. C'est en 1793, à Lyon, à la veille du siège, au milieu des discordes civiles, que naquit celui qui devait consacrer sa paisible existence aux sciences et à l'exercice large et bienveillant d'une charité éclairée. Le père de Matthieu, Franklin Bonafos, appelé par ses affaires de négoce, tantôt à Lyon, tantôt à Turin, ouvrit bientôt entre l'Italie et la France, double patrie de sa famille, les premières communications régulières par un service de messageries qui existe encore, dont la prospérité, source de richesse, ne s'est jamais ralentie, et qui, à la mort du fondateur, arrivée en 1813, devint la propriété de ses fils.

Au sortir du collège de Chambéry, où il avait été élevé, le jeune Matthieu Bonafos était allé suivre à Paris les cours des grandes écoles. Il n'en rapporta pas, comme tant d'autres, le regret des plaisirs bruyants et le dégoût de la vie de famille. Loin de là. Il revenait au milieu des siens, près de cet aîné qu'il appelait « mon premier frère et mon premier ami », près de sa mère, près d'une tante dont je l'ai entendu rappeler les vertus et la tendresse; il revenait tout rempli du désir d'appliquer les connaissances théoriques qu'il avait acquises et de rendre sa science bonne

⁽¹⁾ Humboldt, *Tableaux de la nature*.

aux autres, sa fortune utile à plusieurs. Il se faisait déjà ce que devrait être toujours celui qui possède, l'économe habile et intelligent de ceux qui ne possèdent pas.

En 1814, à peine âgé de vingt et un ans, il fondait à Turin, de ses propres deniers, une institution gratuite pour élever les enfants indigents. Deux ans après, il publiait, dans un opuscule italien, ses vues philanthropiques sur la manière d'exercer la bienfaisance. En 1821, la Société royale d'agriculture de Lyon décernait une médaille d'or au *Mémoire sur l'éducation des vers à soie* que lui présentait le jeune savant. Un an plus tard, le préfet du Rhône, au nom du département, en accordait une autre à la brochure de Matthieu Bonafos sur *l'Art de cultiver les mûriers*. Sa carrière était désormais fixée : employer la fortune qui lui venait de ses parents, l'intelligence qu'il tenait de la nature, les lumières dues à ses efforts personnels, son temps, ses travaux, sa pensée, à instruire et à soulager l'humanité.

Tout d'abord préoccupé de l'avancement d'une industrie qui est le principal élément de la prospérité et du commerce de nos provinces méridionales et du Piémont, il éclaire la culture de la soie par de nombreux écrits. Ses expériences, notées jour par jour à l'établissement modèle qu'il avait fondé à *Sant-Agostino in Alpignano*, propriété qu'il possédait près de Turin, le règlement disposé en forme de tableau qu'il y établit, ses observations quotidiennes émises sous forme de journal ou insérées dans ses rapports à plusieurs académies et sociétés savantes, deviennent le manuel de la plupart des magnaneries. Ses brochures sur tout ce qui se rattache à l'éducation des vers à soie, écrites tantôt en français, tantôt en italien, traduites et retraduites d'une langue à l'autre, multipliées par de nombreuses éditions, forment une histoire, une sorte de code de sériciculture. Il y traite des diverses variétés de vers à soie de printemps et d'automne, à trois et quatre mues, du mûrier, de ses espèces tardives ou précoces, de sa culture en prairies ou en arbres, greffés ou sauvages. Il fait l'analyse des feuilles et de leur produit sous ces diverses conditions; il indique les plantes qui peuvent remplacer le mûrier; il multiplie des essais de culture et d'acclimatation au jardin expérimental de Turin dont il est directeur, au jardin botanique qu'il avait fondé à Saint-Jean de Maurienne, et dans ses divers domaines d'Alpignano, de Montecolieri, sur le versant des Alpes et jusque sur le plateau du mont Cenis. Partout il étudie sur ses jeunes plantations l'effet des sols, des expositions, des hauteurs différentes. A ces expériences répétées, il ajoute des recherches sur les nouveaux systèmes de ventilation, sur l'emploi du chlorure de chaux pour assainir les ateliers, sur des appareils pour faire monter les vers. Il ne s'en tient pas à ses propres travaux, il sollicite ceux d'autres intelligences sur le sujet qui le préoccupe, et propose dans les académies de Lyon, de Turin, et dans les nombreuses sociétés savantes dont il est devenu membre, des médailles pour les meilleurs ouvrages d'agronomie; et dans les questions qu'il propose, la production de la soie tient toujours une large part : c'est la culture du mûrier en prairies, l'introduction de celui des Philippines, l'éducation automnale des vers à soie, la comparaison entre les *trevoltini* et les vers à quatre mues, etc. Bonafos vulgarise les meilleurs traités par de nouvelles et belles éditions, entre autres une de l'excellent chapitre d'Olivier de Serres sur la *Cueillette de la soie*. Tandis que les mémoires, les essais de Bonafos, sont reproduits en allemand, dans son zèle pour l'art « aux progrès duquel il s'est consacré », il traduit en italien les méthodes suivies au Japon et en Chine pour l'éducation des vers à soie. Enfin, charmé du poème latin de Vida, « qui fit, dit-il, un drame de la courte

existence de l'insecte », Bonafous publie, en vers français, une version dans laquelle on trouve l'élégante exactitude dont Delisle avait donné l'exemple. Plusieurs passages qui se gravent dans la mémoire vaudraient d'être cités, entre autres le gracieux tableau de la récolte des feuilles :

Qu'au réveil du matin d'agiles onvrières
Enlèvent aux forêts les feuilles printanières;
Que chacune, docile et d'une égale ardeur,
Se presse d'accomplir une part du labeur.
Celle-ci gravit l'arbre, et sa main réjouie
Détache sans effort la feuille épanouie.
L'une sous le butin fait courber l'humble osier.
Et l'autre le transporte au gîte hospitalier.
Le rustique banquet à l'instant se couronne
Des vertes frondaisons que son peuple environne;
Et tandis que les vers, de feuillage ombragés,
Font un bruyant festin dans leurs parcs étagés,
Leur doux bruissement ressemble au doux murmure
De l'eau tombant du ciel sur un toit de verdure. (*)

Ailleurs, le traducteur renferme en un seul vers l'excuse de l'industrie qu'il célèbre :

Et le luxe bannit la misère aux abois.

Il n'est pas moins concis lorsqu'il décrit la courte et active existence de ces insectes industriels qui

Dans un triple sommeil rajeunissent trois fois.

Les heures sont leurs jours, les jours sont leurs années.

Les notes fort curieuses de ce petit poème font connaître la manière d'élever les vers à soie dans la Syrie et le Liban. Entre autres intéressants détails, M. Bonafous raconte les expériences qu'il a faites sur le froid excessif que peut supporter la graine de vers à soie sans subir d'altération. Il conclut de ses essais (car toujours il marche à l'application) « qu'en soumettant les œufs de plusieurs générations successives à un froid intense, on obtiendrait peut-être une race de vers à soie plus robuste, plus rustique, plus adaptée aux climats rapprochés de la limite où le mûrier cesse de prospérer. »

L'énumération seule des travaux de Bonafous sur tout ce qui tient à l'agriculture, les instruments nouveaux de labour, les céréales, les plantes textiles et de teinture, nous mènerait trop loin. Sa belle monographie du maïs obtint deux médailles, en France et à Turin. Son *Coup d'œil sur l'agriculture et les institutions agricoles de la Suisse*, adressé en 1829 à la Société d'agriculture de Turin, écrit avec ce ton de modestie et de simplicité qui caractérisait l'auteur, est riche d'enseignement. Nulle part je n'ai vu mieux décrire cette belle et utile institution d'Hofwyl, qui ne devait pas, malheureusement, survivre à son fondateur. Bonafous s'efforce d'en faire établir une semblable en Toscane pour les enfants trouvés; car partout il cherche, il trouve ce qu'il y a de bien pour le louer, l'accroître et le propager ailleurs.

Après avoir admiré la prospérité agricole de la Suisse et si puissamment aidé à celle du Piémont et de la France, il n'est pas surprenant que l'habile agriculteur fût douloureusement frappé de l'aridité et de l'état misérable de la Maurienne, province qu'il traversait souvent en allant et revenant de Turin à Lyon et à Paris. Mais le mal, il ne le voyait que pour le combattre et le détruire. Il établit dans la vallée de l'Arc un jardin expérimental d'acclimatation, où l'on essayait, l'on éprouvait les plantes, végétaux alimentaires, légumes, arbres fruitiers, qui pouvaient s'habituer à ce climat alpestre. Là, on distribuait gratuitement aux cultivateurs les graines, les boutures, les greffes, les plants, et aux malades et médecins les plantes médicinales. Bonafous dota en même temps la ville de Saint-Jean de Maurienne d'une bibliothèque publique; il fonda

(*) *Le Ver à soie*, poème, p. 21; 2^e édition, avec le texte en regard.

aux environs l'établissement d'eaux thermales d'Echaillon. Il comptait y ouvrir une salle d'asile, y créer une manufacture. Enfin, comme il adoptait pour seconde famille les orphelins, les indigents, ainsi il adopta la pauvre petite ville, parce qu'il avait été ému de sa misère.

Au rebours des utopistes, qui nous rendent quelquefois le présent intolérable en nous montrant le mirage d'un bonheur trop loin de nous, il prenait le monde tel qu'il est, mettait un appareil sur chaque blessure, du baume sur chaque plaie; il étayait la faiblesse, encourageait l'effort. Quand il ne pouvait faire plus, sa mansuétude enlevait du moins le grand mal, au moral comme au physique, l'irritation. Son expression de *bénévolence* (le mot redeviendrait français si beaucoup de physionomies rappelaient l'affectueuse douceur de celle de Bonafous) apaisait avant qu'il n'eût parlé. Il m'a souvent rappelé le Français nomade dont Bernardin de Saint-Pierre a laissé un si placide, un si ravissant portrait; ce quaker qui portait pour passeport, chez toutes les nations, des bouquets de graminées, des fruits, et des paroles d'amour et de paix. Comme ce Benezet, que je me figure sous des traits semblables aux siens, Bonafous transportait d'un pays, d'une ville à l'autre, les graines fertiles et les idées fécondes. Ici il déracinait doucement un préjugé; là il suscitait une recherche, une investigation heureuse, favorisait une institution utile, ou fondait un établissement nécessaire. En lui le savant ne refroidissait jamais l'homme, et sa bourse s'ouvrait également au malheur, au progrès. Tolérant en toutes choses, il savait, comme les abeilles qu'il aimait, découvrir le parfum et la goutte sucrée dans le plus humble calice, et ce qu'il y avait de louable et de bon, n'importe où, lui apparaissait aussitôt. On trouvait, peut-être avec raison, qu'en dépit de la légère pointe d'ironie qui aiguissait parfois sa parole, elle manquait de la vivacité italienne, du mordant et de l'éclair français; mais je ne m'en reproche pas moins de n'avoir pas pris note à mesure de ses conversations, qui me laissèrent toujours un sentiment de repos dans l'âme, et dans l'imagination quelque salutaire pensée.

Revenant un jour de Belgique, il me racontait que près d'Anvers s'élève un couvent de trappistes: « Ils ont défriché et mis en plein rapport, me disait-il, des lieues entières de terres incultes, de véritables déserts, couverts maintenant, grâce à eux, de superbes récoltes. Entourés de richesses qu'ils ont créées, ces moines vivent avec la plus grande sobriété, grossissant de leurs privations le superflu qu'ils donnent, et faisant plus de bien par l'exemple de l'abnégation que par l'aumône. La plaie de notre temps, ajoutait-il, c'est le luxe des uns qui allume l'envie des autres. Le trappiste nous montre combien peu il faut pour vivre et se bien porter, et c'est d'un bon enseignement. »

Une fois il me livrait un de ses secrets pour être heureux: « Je me fais un bonheur négatif, me disait-il, de tous les maux que j'aurais pu avoir et que je n'ai pas. Je pourrais être né en Sibérie, être infirme; je pourrais être le fils d'un père coupable, membre d'une famille déshonorée, etc. » Alors il se laissait aller à parler des vertus de sa mère, d'une tante chérie, de ses frères bien-aimés, et ses yeux s'humectaient de tendresse et de reconnaissance à la douce chaleur de ses souvenirs.

Parfois c'étaient des expériences qu'il me racontait: comme quoi il avait vainement essayé d'éthériser une marmotte; l'animal engourdi s'était refusé à l'action narcotique. « Il serait étrange, observait Bonafous, que les animaux sujets à l'hibernation ne se prêtassent point au sommeil artificiel. » Un jour qu'il s'était fait précéder chez moi par une petite baratte de sapin blanc remplie d'un miel parfumé (c'était le miel de ses abeilles), il parla longtemps, avec la plus aimable affection, du petit peuple labo-

rieux. Il avait remarqué des variétés d'espèces qui ne se mêlaient point ensemble, et il attribuait les différences de parfum et de couleur qui se remarquent entre les miels de plusieurs provenances, moins à la diversité de la nourriture et du traitement des ouvrières ailées qu'à celle de race : chaque peuplade ayant, selon lui, « sa méthode de travailler ».

Un autre jour, c'était en 1847, il m'entretenait des hospices protestants de la Suisse, il m'en racontait les règlements, et je voyais qu'il les avait visités à fond. En m'apprenant qu'ils étaient pour la plupart desservis par des sœurs de Saint-Vincent de Paul, il ajouta : « Quand on a voulu rendre l'indigent abandonné et malade moins malheureux, c'est à ces tendres mains qu'on l'a confié. »

Reviendrai-je sur les traits nombreux de charité de celui qui ouvrit des écoles, forma des collections, des bibliothèques, et excita l'activité du travailleur par son exemple ? Comme on l'a dit à juste titre, aucun perfectionnement ne s'accomplit pendant un quart de siècle dans les sciences ou les institutions agricoles que Bonafous n'y eût pris la plus large part. Dans son empressement à encourager, à récompenser le travail, sa libéralité dépassa plus d'une fois la limite de ses ressources. Mais, comme le dit encore son panégyriste, « Comment oser porter au grand jour tant d'actes destinés par leur auteur à rester ignorés ; mystères de dévouement et de bienfaisance qu'une pudeur délicate chercha toujours à couvrir d'obscurité ! » (1)

Il y avait peu de jours que j'avais vu M. Matthieu Bonafous, et je l'attendais, lorsque j'appris sa mort presque subite. Un premier accès de fièvre pernicieuse l'enlevait,

le 22 mars 1852, à Paris, où il était venu surveiller d'importantes publications. Il est mort loin des siens, et les larmes cependant n'ont pas manqué autour de son cercueil. Là étaient des orphelins auxquels il avait servi de père, des jeunes gens qui lui devaient leur carrière, des indigents qui, grâce à lui, avaient cessé de l'être, et la place vide qu'il a laissée au foyer de ses nombreux amis ne sera jamais remplie.

A quoi bon rappeler maintenant ses titres honorifiques ? Qu'importe qu'il ait été chevalier de la Légion d'honneur et de plusieurs ordres étrangers ! qu'importe qu'il fût membre de plus de cent académies et sociétés savantes ! qu'importe qu'il ait refusé le titre de baron que lui voulait décerner le roi Charles-Albert, qu'il ait décliné deux fois les fonctions de député aux États de Sardaigne ? Le seul titre qu'il accepta fut celui de citoyen de Saint-Jean de Maurienne : âgé de plus de quarante ans, il en avait cependant ambitionné un autre, celui de docteur en médecine, qui lui donna un moyen de plus de servir l'humanité souffrante.

Un sentiment de délicatesse, exagéré peut-être, m'a retenu lorsque j'allais préciser quelques actes de bienfaisance de Matthieu Bonafous, qui tant de fois a paru l'obligé de ceux qu'il venait secourir. Cependant les éloges prononcés sur sa tombe, et dans les diverses académies dont il était membre, ont mis en lumière tant de traits de son inépuisable bonté, que je ne puis résister au désir d'en citer un.

Le président d'une de nos sociétés savantes lisait haut, à l'ouverture d'une séance, la lettre d'une veuve qui refusait la demi-bourse accordée aux dispositions de son fils et au souvenir du père que l'enfant venait de perdre ; elle



Matthieu Bonafous. — Dessin de Chevignard.

était hors d'état de compléter la somme dont on lui donnait moitié. « Je ferai le reste, » murmura tout bas Bonafous. En annonçant à la mère l'admission de son fils, « Je vous

(1) *Matthieu Bonafous*, par M. P.-C. Cap ; mémoire couronné le 14 juillet 1851.

prie, Madame, ajouta-t-il, dites à votre fils que ce qu'il peut faire qui me soit le plus agréable, c'est de transmettre un jour à un jeune homme de son choix l'instruction solide qu'il aura puisée à l'École des arts et métiers. » C'est ainsi qu'il répandait la vertu en même temps que les lumières.

FRUITS PAR SAINT-JEAN.



Salon de 1857; Peinture. — Le Panier de fraises renversé, par Saint-Jean. — Dessin de Freeman

M. Saint-Jean est jeune encore, et déjà sa réputation est ancienne. Il y a longtemps qu'il est l'honneur de l'école de Lyon. Sa vie paraît avoir été simple, paisible, exempte des pénibles épreuves et des luttes passionnées qui troublent si souvent l'existence des artistes. Enfant, il aimait, nous dit-on, les gravures; adolescent, les tableaux; et il sacrifia,

sans regrets, bien des plaisirs à la peinture. Ses études ont été sérieuses et patientes. Il a plus deviné en contemplant la nature qu'il n'a appris dans les ateliers; son maître, M. François Lepage, nous est à peine connu. Le genre modeste auquel il s'est consacré a de tout temps exercé une influence sensible sur les progrès et le succès de la belle

industrie qui fait la fortune des Lyonnais et qui elle-même est presque un art. Ainsi, M. Saint-Jean est non-seulement utile, à la manière de tous les artistes éminents, parce qu'il plaît et charme, mais encore il a servi directement ses concitoyens, en ce qu'il a concouru à perfectionner leur goût, leur adresse, à élever leurs travaux au-dessus de ceux des manufactures étrangères, et, par suite, à améliorer leur sort. Nous savons qu'il admire particulièrement Van-Huysum; qui certes, avec le caractère que lui donnent ses biographes, aurait été très-fondé à se montrer jaloux de lui. Malgré le fini de son exécution, M. Saint-Jean a produit un grand nombre d'œuvres : aussi n'est-il presque aucune collection d'amateur un peu considérable qui n'en possède quelques-unes; les récompenses honorifiques ne lui ont pas manqué, du moins celles que l'on est convenu d'accorder à la peinture de fleurs et de fruits, placée sous ce rapport, et par trop de rigueur, ce semble, au-dessous de la miniature et de la lithographie. En réalité, s'il est vrai que les genres qui ont pour objet de peindre les sentiments et les passions diverses de l'âme sont d'un ordre plus élevé que ceux qui représentent la nature inanimée, il est cependant incontestable que l'artiste supérieur dans la spécialité même la plus humble de ce dernier ordre, a droit à être classé au-dessus des peintres qui n'ont qu'un mérite secondaire dans les spécialités du plus haut style. On peut faire preuve de génie même dans un bouquet de fleurs ou dans un groupe de fruits, parce que là, comme dans tous les sujets de l'art, il y a un idéal à atteindre au moyen du dessin et de la couleur. Si dans un tableau de sainteté ou de bataille vous montrez beaucoup de talent sans arriver au degré de grandeur et pour ainsi dire d'éloquence que la scène comporte, vous demeurerez inférieur au peintre, de prétention plus modeste en apparence, qui a la puissance de me transporter en imagination au milieu des parterres et des vergers, de me pénétrer et de m'enivrer des suaves et frais parfums de la nature, de me faire admirer, mieux que je ne l'avais su jusqu'alors, la création divine dans quelques-unes de ses œuvres les plus délicates et les plus brillantes. Il en est de même dans tous les arts. Combien d'Apollons et de Vénus en marbre, statues hautes de huit pieds, très-estimables d'ailleurs, ne valent point une améthyste ou un onyx gravé par Pyrgotèle et qui tient dans le chaton d'une bague. Un poème en douze ou vingt-quatre chants très-savamment et agréablement versifié, est une œuvre considérable sans doute, mais n'élèvera pas son auteur, fût-il Chapelain ou même Delille, aussi haut que s'il eût seulement composé telle petite fable, telle idylle ou telle chanson immortelle, *le Chêne et le Roseau*, *la Jeune captive*, *le Lac*, ou *les Enfants de la France*.

LA FLEUR BLEUE DE NOVALIS.

Les parents étaient couchés déjà et reposaient; la pendule battait sa mesure monotone; le vent sifflait contre les fenêtres agitées, et, par intervalles, la chambre était tout éclairée par la lueur de la lune. Le jeune homme, étendu sur son lit, ne dormait pas. Il pensait à l'étranger et à ses récits : « Ce ne sont point ces trésors, se disait-il, qui ont éveillé en mon cœur ces désirs que je ne puis exprimer. Toute cupidité est bien loin de moi; mais, oh! que je voudrais voir cette fleur bleue! Elle est sans cesse présente à mon esprit; je ne puis ni penser, ni imaginer autre chose. Non, jamais je n'ai éprouvé rien de tel; c'est comme si je l'avais déjà vue dans un rêve, ou comme si je m'étais assoupi dans un autre monde; car, dans le monde où j'ai vécu, qui se serait ainsi soucié des fleurs? et d'une si singulière passion pour elles, jamais je n'en ai entendu parler. D'où vient cet

étranger! Jamais nul d'entre nous n'a vu aucun autre homme qui lui ressemble. Je ne sais vraiment pourquoi j'ai été, seul, si troublé de ses discours. Les autres les ont entendus comme moi et n'ont rien senti de pareil; et faut-il que je ne puisse parler de cet état merveilleux! Je suis souvent dans un ravissement divin, et, dès que la fleur n'est plus bien présente à mon imagination, quelque chose de profond s'agite en moi. Je croirais que je suis fou, si tout n'était pas si clair, si lumineux à mes yeux et à ma pensée. Depuis ce temps, je comprends mieux toutes choses. Un jour, j'ai entendu parler des époques primitives du monde, quand les animaux, les arbres et les rochers conversaient avec les hommes; eh bien! il me semble qu'ils vont commencer à chaque instant, et que moi je vais comprendre tout ce qu'ils me diront.... » Le jeune homme se perdit sans fin en de douces fantaisies et s'endormit. Alors il rêva : ce furent d'abord des horizons lointains, à perte de vue, des contrées inconnues; il voyageait sur les mers avec une incroyable promptitude; il voyait des animaux merveilleux; il vivait avec des hommes de toutes sortes, tantôt à la guerre dans le bruit sauvage de la bataille, tantôt dans des cabanes silencieuses. Il était fait prisonnier et courait les plus grands dangers. Tous les sentiments s'élevaient en lui à un degré qu'il ne soupçonnait pas. Sa vie était remplie d'événements d'une infinie variété. Il mourait, il revivait; il aimait d'un amour sans bornes, et il était tout à coup séparé de celle qu'il aimait. Enfin, vers le matin, quand l'aurore parut, il se fit un peu de calme en son âme; les images de ses rêves devinrent plus distinctes et moins fugitives. Il lui sembla qu'il marchait seul dans une sombre forêt; ça et là seulement le jour brillait à travers la verte feuillée. Il arriva dans un ravin pierreux, au penchant d'une montagne; il lui fallut gravir les rochers couverts de la mousse qu'avait déposée un ancien torrent. Plus il montait, plus la forêt devenait lumineuse. Il parvint enfin à une petite prairie suspendue aux flancs du mont. Derrière la prairie s'élevait une pierre énorme, au pied de laquelle il vit une caverne qui semblait l'entrée d'une allée pratiquée dans le rocher. Cette allée le conduisit jusqu'à une assez grande distance, où il vit de loin resplendir une claire lumière. En entrant, il vit un puissant rayon qui, jaillissant comme d'une source, montait jusqu'aux parois de la voûte et s'y brisait en une poussière d'étincelles sans nombre. Ce rayon brillait comme un lingot d'or embrasé. On n'entendait pas le plus léger bruit; un silence religieux environnait cette apparition magnifique. Il s'approcha du bassin qui flottait et étincelait de mille couleurs. Les murs de la grotte étaient baignés par ce courant d'une fraîcheur extraordinaire, et qui jetait sur les murailles un reflet mat et bleuâtre. Il trempa ses mains dans le bassin et y mouilla ses lèvres; tout à coup il fut comme pénétré par le souffle d'un Esprit; il se sentit intérieurement rafraîchi et fortifié... Il était sur un tendre gazon, au bord d'une source qui jaillissait dans l'air et semblait s'y consumer; des rochers, d'un bleu sombre et couverts de veines variées, s'élevaient à quelque distance; la lumière du jour qui l'entourait était plus brillante, plus douce qu'à l'ordinaire; le ciel était d'un bleu éclatant et tout-à-fait pur. Mais ce qui l'attirait avec une puissance irrésistible, c'était une haute fleur, aussi bleue que le ciel, qui se levait au bord de la fontaine et qui le touchait avec ses feuilles larges et étincelantes. Autour de cette fleur, il y en avait d'autres de mille couleurs, et les parfums les plus doux embaumaient l'air. Il ne vit rien que la fleur bleue; il la contempla longtemps avec un charme pour lequel il n'y a point de nom; enfin, il voulut s'approcher d'elle, quand elle se mit tout à coup à s'agiter et à se métamorphoser : les feuilles devinrent plus brillantes et s'inclinèrent sur la tige qui grandissait; la fleur se pencha